



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

63 | 2019

Alfred Sauvy (1898-1990, X1920)

Démographie et refus de voir

Alfred Sauvy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2492>

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2019

Pagination : 91-100

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Alfred Sauvy, « Démographie et refus de voir », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 63 | 2019, mis en ligne le 17 juillet 2019, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2492>

© SABIX

Démographie et refus de voir¹

Alfred Sauvy

C'est un sujet très délicat que d'aborder le refus de voir parce qu'aucun de nous n'est parfait sur ce point. Nous sommes tous plus ou moins enclins à ne pas voir ce qui nous déplaît. Il est néanmoins permis de dire que le refus de voir est un sentiment relativement nouveau ou, en tout cas, qui a été très renouvelé. Jadis, il s'agissait de superstitions : la pensée était tellement orientée qu'il n'y avait pas de véritable refus de voir. Il n'y avait rien à examiner, pas plus que l'ayatollah Khomeiny aujourd'hui ne craint de voir, puisqu'il est certain de voir clair. Une vérité qui échappe à toute critique, à toute nuance même, est une révélation, et ce n'est pas dans ce domaine que je m'engage.

Évolution historique

La peur de voir naît ou peut naître dès qu'il y a une relative liberté de penser.

Le XVIII^e siècle n'a pas trop connu ce risque car, de toute façon, il y avait un refuge : la nature et la vision de la nature. Bienheureux le temps privé de statistiques, diront certains, il donne une certaine liberté de penser. Dans le temps du libéralisme régnant, au XIX^e siècle, il n'y avait guère besoin de voir puisque la machine économique devait tourner toute seule grâce à des forces spontanées d'équilibre naturel :

les hommes pouvaient se tromper dans leurs vues, mais cela n'avait guère d'importance.

Et, cependant, les théoriciens de l'économie eux-mêmes n'ont-ils pas eu peur de voir ? Des querelles se sont élevées en ce sens. Sismondi reproche à J.-B. Say de ne pas tout voir, notamment ce qu'on appellerait aujourd'hui les bavures du régime libéral ; mais ces débats théoriques sont en quelque sorte des jeux, puisque la société était dans une sorte d'avion à pilotage automatique et qu'il n'y avait pas besoin de voir. Dès que naît vraiment le socialisme, vers le milieu du siècle, les problèmes changent d'aspect. Chaque camp rassemble des faits autour de lui pour se construire une ligne fortifiée.

Il me faut maintenant rappeler comment se forme la connaissance des choses et comment elle se maintient. Les nouvelles, les faits, dans leur essence, sont neutres, indifférents, inertes ; ils sont, si j'ose dire, bêtes, ils sont ce qu'ils sont. Ce sont les hommes qui les déforment.

La transmission des faits

Quand un événement survient en un point quelconque, il frappe les sens des témoins. Et, déjà, cette perception présente des différences spontanées. Ensuite, la transmission

1. Ce texte d'Alfred Sauvy, *Démographie et refus de voir*, a paru dans le livre « L'enjeu démographique », Paris, Éditions de l'APRD (Association pour la recherche et l'information démographique), 1981. (Ndlr).

des faits n'est ni instantanée ni fidèle. Il y a des faits qui se transmettent rapidement et d'autres qui ne se transmettent pas. On sait qu'il y a des ondes (le son) qui ne se propagent pas dans le vide, au contraire de la lumière. Il y a des phénomènes semblables pour les nouvelles qui circulent dans un milieu. Celui qui reçoit un fait ou une nouvelle peut la transmettre à son tour, la conserver dans son esprit et la garder, mais il peut aussi l'oublier et même la repousser. Ainsi, certains faits meurent très vite et d'autres ont une étrange fortune. En démographie, l'histoire absurde de la panne d'électricité à New-York² est significative. Dans le monde entier, il a été annoncé que la natalité avait augmenté quelques mois après. Malgré les démentis apportés par les observations sérieuses, les journaux ont continué à reprendre cette erreur « plaisante ». Ce phénomène est encore assez bénin, mais montre bien qu'il y a des nouvelles qui plaisent et d'autres qui ne plaisent pas. La transmission s'en ressent.

Transmission et défense des intérêts

La transmission des faits entraîne une déformation. Que ce soit consciemment ou involontairement, c'est le même mécanisme qui s'exerce, selon les mêmes lois : les lois de la rumeur. Le quasi-automatisme de la déformation agit comme si celle-ci avait été volontaire. Bien entendu, les nouvelles se transmettent quand même lorsqu'il y a un fait incontestable : la mort de Mao et la libération des 52 otages américains de Téhéran ont été diffusées tout de suite ; ce sont des nouvelles, des faits qui ne peuvent prêter à discussion. Mais dès qu'il y a des intérêts en jeu, des intérêts matériels notamment, les déviations se font toujours dans le sens qui facilite la défense de ces intérêts.

En matière démographique, l'intérêt matériel n'est pas seul en cause, mais occupe une certaine place. Celui qui parle d'une insuffisance des naissances est plutôt mal reçu. On craint qu'il ne propose quelques libéralités aux familles, lesquelles se traduiront par des charges nouvelles ou par le refus d'autres revendications. Donc, celui qui reçoit la nouvelle est sur le qui-vive.

Il est difficile de contester le nombre des naissances ou le niveau de la fécondité mais on peut l'oublier, ou ne pas y attacher d'importance. On peut arriver à cacher le phénomène, à cacher ses conséquences, ses conséquences économiques notamment, et, plus encore, à faire la nuit sur les mesures qui devraient être prises et s'exercent dans le sens redouté.

D'autre part, certains chiffres suggestionnent plus qu'ils n'instruisent. Par exemple, la phrase suivante a souvent été entendue : une mince croûte de terre végétale de 80 cm est appelée à nourrir 4 milliards d'hommes. Cette opposition entre le mince 0,80 m et les 4 milliards crée un contraste démesuré. Or, ce rapprochement n'a aucun sens, puisqu'on ne dit pas en même temps quelle est la surface de la terre et quelle surface il faut pour nourrir un homme.

La force des images

La force des images peut également être un élément de déformation. J'ai participé à une émission télévisée sur la contraception, il y a 20 ans, avant même la loi Neuwirth de 1967. Le présentateur, visiblement, était favorable à la contraception, ce qui eût été fort légitime s'il avait exprimé son opinion franchement. Mais, pour parvenir à provoquer un sentiment de peur chez les téléspectateurs, il avait auparavant diffusé des images montrant une multitude de noirs affamés, suscitant ainsi

2. Ceci est expliqué de façon détaillée par Gérard-François Dumont et Bernard Merigot, *L'Association et les médias*, Éditions de l'APRD et illustré par une bande dessinée de l'APRD parue dans *L'État, les médias et la publicité*, par Gérard-François Dumont, in *Actes du Séminaire de l'ESSEC sur l'État et la publicité*, Éditions CERESSE et FNEGE.

volontairement une impression de crainte du nombre. J'ai protesté en pleine émission (directe).

Mon intervention n'a d'ailleurs guère troublé le présentateur qui était content de voir un peu corser le spectacle. Sans doute aurais-je dû réagir ainsi plus souvent.

Des faits extravagants

Les chiffres démographiques sont en Occident très difficiles à contester, il faut cependant rappeler les mauvaises informations sur le nombre des avortements en France. Pendant longtemps, a été annoncé le chiffre de 1 500 000 avortements par an.³ Cette erreur grossière circulait avec facilité, était transmise par des hommes éminents qui affirmaient toujours tenir le chiffre d'un autre. Il était question en même temps de 30 000 décès féminins par an consécutifs à des avortements, alors que ce chiffre était supérieur aux décès de femmes entre 15 et 50 ans, pour toutes causes.⁴ Les chiffres véhiculés étaient donc extravagants mais solides.

Combien souvent nous voyons des auteurs ou orateurs commencer leur communication en disant qu'ils n'aiment pas les statistiques, parce que celles-ci sont fausses. Ils rappellent rituellement la fameuse phrase sur les trois formes de mensonge, comme s'ils l'avaient découverte eux-mêmes. Vous pouvez prendre le pari que le communicant va donner un peu plus tard des chiffres. Dans son inconscient, il a voulu se libérer, dès son introduction, vis-à-vis des statistiques qui lui donnent tort.

Encore tout récemment, dans une réunion sur l'agriculture, j'ai entendu un discours important d'un homme qui a commencé exactement de cette façon – on aurait dit que c'était à la parade. Le reste de sa communi-

cation était bourré de chiffres allant dans son sens, bien entendu.

Deux exemples historiques

On peut décrire les lois suivant lesquelles des faits inexacts ou incomplets se transmettent pour se cristalliser et devenir de l'Histoire. La rumeur qui devient Histoire écrite est souvent l'œuvre d'hommes éminents. J'irai plus loin : l'histoire économique des dernières cinquante années, telle qu'elle est présentée, est très éloignée de la réalité, même pour des faits essentiels. La popularité de Roosevelt en est un premier exemple. Il est partout affirmé que le *New Deal* a résolu la crise économique de 1929. Cette affirmation est si commode, si agréable, si simple aussi, que personne ne la contredit. Vous la trouverez dans les dictionnaires, dans les manuels. C'est une explication qui plaît, car Roosevelt est l'homme que nous honorons, qui a amené les États-Unis à participer à la guerre, qui nous a sauvés. Nous n'aimons pas avoir des jugements nuancés. De ce fait, le manichéisme est partout, avec les hommes bons d'un côté et les mauvais de l'autre. Et comme il est assez pénible de garder des choses compliquées dans sa tête, on classe Roosevelt dans les « bons », en disant qu'il a résolu la crise. Tous les historiens confirment ce fait parce qu'ils n'ont pas senti le besoin « d'aller au charbon », en recherchant la réalité.

Autre exemple : le Front populaire. Les plus éloignés du jugement légendaire se contentent d'appuyer sur les bonnes intentions et sur la si heureuse institution des congés payés. Mais personne ne veut regarder l'erreur de la semaine de quarante heures qui a, au plus mauvais moment, arrêté la reprise économique et tant contribué à la défaite de la France. Je ne connais que trois auteurs à avoir reconnu cette réalité. Par contre, le fait

3. Département des Études de l'APRD, Dossier Avortement, *les vrais chiffres*, Éditions de l'APRD, 1979.

4. Gérard-François Dumont et Jean Legrand, « Évolution en France du nombre des décès déclarés dus à l'avortement », *Population* n° 2, 1981.

de dévaluer la monnaie est toujours très mal vu, est toujours considéré comme une « manipulation monétaire ». Pourtant, la dévaluation de 1936 a provoqué une vive reprise, comme en tout pays à cette époque, et celle-ci a été brisée par la loi sur les 40 heures.

Inertie

Le refus de voir résulte parfois d'une simple inertie. Nous n'aimons guère les gens qui viennent troubler, déranger notre quiétude. Si quelqu'un venait nous dire : « Croyez-vous vraiment que la bataille de Marignan s'est déroulée en 1515 ? J'ai cherché de très près ; elle s'est en fait déroulée en 1518 », cette intrusion serait bien fâcheuse pour ceux qui ont gravé la date de 1515 dans leur mémoire. Dès que les chiffres ont été fixés, le plus souvent selon une ligne de grande facilité, tout ce qui va à l'encontre de cette ligne provoque une gêne, un trouble. Alors que nous voulons rester bien tranquilles dans ce que nous croyons être des certitudes, des intrus nous demandent un effort pour voir autrement. Et il y a tellement de choses à faire dans la vie que nous refusons cet effort supplémentaire.

Dogme et tabous

La vérité artificielle peut se transformer parfois en tabou. L'exemple le plus remarquable est la question du prix du litre d'essence et tout ce qui l'entoure : il n'y a aucune possibilité d'écrire quoi que ce soit propre à altérer le dogme selon lequel le prix de l'essence est chargé d'impôts abusifs etc. Même les comptes officiels des transports de la nation ne sont reproduits par aucune publication, de *Minute* à *l'Humanité*. Tabou. Toute l'opinion est assise sur des tabous pour tout ce qui concerne la route et l'automobile, sur des faits inexacts ou incomplets. Ainsi le tiers inférieur de la population (qui ne peut pas parler) est exploité par les deux tiers supérieurs, et ignore même la nature de l'exploitation dont il est victime.

Le danger des apparences

En démographie comme ailleurs, il y a certes des chiffres discutables, et particulièrement en démographie économique. Certains faits peuvent parler en faveur d'une limitation de la population et d'autres en sens inverse. Seulement, il se trouve que les premiers sont bien plus visibles que les autres (par exemple l'interprétation arithmétique et simpliste du chômage). C'est cette différence permanente qui explique la longue série des échecs des prévisions pessimistes depuis plus de deux siècles, lancées par les uns et les autres. Prenons, par exemple, le « miracle économique allemand » d'après 1945. Non seulement cette absorption brillante d'une population supplémentaire considérable n'a pas été prévue, mais elle a été oubliée très vite. Depuis deux siècles, les faits se sont déroulés d'une manière plus heureuse ou moins malheureuse que prévu par crainte d'un excès de population. C'est que les apparences l'emportent sur les réalités.

Refus du diagnostic

Dès l'instant que le niveau de la natalité ou de la fécondité est parfaitement connu, pourquoi y aurait-il débat ? Parce que le diagnostic que l'on émet conduit au pronostic. Et avant même que le pronostic soit établi, déjà le diagnostic semble conseiller l'ordonnance, une ordonnance désagréable. L'opinion préfère alors refuser le diagnostic pour ne pas avoir à suivre certaines mesures. C'est un peu comme si un malade refusait le diagnostic parce qu'il a peur du remède. Cela arrive d'ailleurs, seulement le médecin a, de nos jours, une autorité suffisante pour être écouté, sinon suivi.

Prenons l'exemple du travail professionnel de la femme. Il ne s'agit pas d'en contester ici le bien-fondé. Mais non moins contestable est le fait que ce travail professionnel peut être en concurrence avec l'élevage d'enfants. Le refus de voir s'exprime alors ainsi : « Si j'accepte le

fait que le travail féminin a été une des causes de la réduction de la natalité, des voix vont s'élever en vue de ramener la femme au foyer, solution que j'estime inacceptable. Par conséquent, je refuse le fait lui-même et ainsi je ne risque pas de voir appliquer le remède que je refuse ». Le même raisonnement a été appliqué pour la contraception: « Si l'on admet que la pilule a fait tomber la natalité, ses adversaires vont demander sa suppression ». Le même raisonnement a été utilisé pour l'avortement et, cette fois, avec une singulière fermeture des paupières. Celui qui conteste l'influence du travail des femmes sur la natalité reprend lui-même cet argument sous une autre forme: « Comment voulez-vous que les femmes aient plusieurs enfants; leur vie serait trop difficile ».

C'est là un aspect, parmi bien d'autres, de la contradiction intérieure, selon l'optique. Il faut regarder le problème de la double fonction de la femme tel qu'il est et lui trouver des solutions. Il y a des façons plus subtiles encore de refuser un fait, lorsque les conséquences n'en sont pas désirables.

L'attrait des cycles

Si j'avais aujourd'hui à élever des jeunes, je leurs dirais: méfiez-vous de trois fléaux: la peste, le choléra et les cycles. Le cycle est un extraordinaire repos pour l'esprit. Dès que ce mot est prononcé, l'esprit le plus scientifique perd déjà ses qualités de rigueur, d'austérité, tant il se satisfait. À la place du tourment, à la place du vide, à la place de l'inquiétude, on se repose sur un cycle.

Voici un exemple très répandu actuellement chez les démographes et autour d'eux. Un démographe américain, Easterlin, a présenté une théorie d'alternance des générations. Résumons-la sommairement: une génération peu nombreuse a une vie plus agréable et se met à avoir beaucoup d'enfants; puis la génération suivante, qui sera plus nombreuse, se trouvera moins au large et aura peu d'en-

fants, et ainsi de suite. Pourquoi une théorie aussi absurde, contraire à la plus élémentaire expérience, a-t-elle un tel succès? D'abord parce qu'elle est présentée par un Américain. Si elle l'avait été par un Belge ou un Italien, l'écho eût été bien faible: « C'est amusant, mais sans valeur ». Mais il y a l'image de marque: la théorie vient des États-Unis. En matière scientifique, notamment en sciences sociales, dès qu'un Américain avance quelque chose, il bénéficie d'un certain crédit.

Cet exemple est l'occasion pour moi de dénoncer, non seulement l'affaiblissement semi-volontaire de la langue française, mais la faiblesse de toutes les autres, de toutes les non-américaines. Ne pas résister, ne pas défendre sa culture, est grave. Nous, Français, ne savons rien de ce que font les Italiens, de ce que font les Allemands, de ce que font les Hollandais... parce que nous nous laissons soumettre à une monoculture dont il faudrait absolument se défaire. Il n'est certes pas question de contester la suprématie de la langue anglaise, mais c'est une raison supplémentaire de défendre son patrimoine.

Cycles imaginaires

Les fameux cycles économiques - cités depuis longtemps dans les textes économiques - étaient annoncés comme durant 7 ans, mais il a été question ensuite de 10 ans. La conciliation s'est faite sur « une durée de 7 à 11 ans ». Mais, comme il y a eu des affaiblissements sur une période plus courte, il a fallu dire: « il y a aussi des crises mineures ». Je vais parler plus loin des cycles de Harvard et des trois marchés. Celui qui a foi dans les cycles trouve toujours moyen d'arranger les choses parce qu'il y a la commodité du cycle. Qu'il y ait des alternances, bien entendu, la vie ne se déroule pas constamment selon une ligne droite, mais cela ne veut pas dire qu'il y ait une loi pour autant.

Ainsi, chacun peut avoir un succès facile, dans une réunion d'économistes, même si on ne

comprend pas bien ce qui s'y dit. Il ne faut, pour cela, parler ni de Schumpeter ni de Walras, parce que vous risquez de vous voir reprocher de ne pas les avoir compris. Mais si vous arrivez à placer le nom de Kondratieff, le succès est garanti, vous aurez suscité l'attention. Kondratieff est un économiste qui a annoncé l'existence de cycles de longue durée. On ne la connaît pas très bien, cette durée: c'est tantôt 40 ans, tantôt 25. Certes, on peut toujours expliquer les phénomènes de l'histoire économique a posteriori. De même, sur les hippodromes, il y a des personnes qui connaissent les résultats des jours précédents; tous les jours nous voyons tel ou tel journal se glorifier d'avoir indiqué le tiercé d'avant-hier et d'hier; on a envie de leur demander plutôt celui du lendemain, ce serait bien plus intéressant.

L'erreur de Harvard

L'histoire du *Harvard Economic Service* mérite d'être citée tant elle montre le besoin de croire à des cycles. Vers 1890, le souci de nombreux économistes était la prévision économique des cycles. À cet effet, Harvard avait inventé les « trois marchés ». Grâce aux trois courbes décalées, la prévision était tout à fait sûre. Harvard a donc poursuivi ses calculs pendant une vingtaine d'années et ses prévisions étaient relativement bonnes. Puis 1929 est arrivée: plongeon, effondrement de l'économie. Harvard a estimé tout à fait mineur le krach du vendredi noir: « C'est le résultat d'une spéculation temporaire ». Ces vues étaient d'autant plus éloignées de la réalité que le début de la crise était bien antérieur au vendredi noir. Harvard a continué dans son erreur pendant deux ans jusqu'en 1931, époque où il n'a plus reçu de financement; les fondations qui subventionnaient les recherches de Harvard n'avaient plus de ressources. Ainsi le *Harvard Economic Service* a disparu, sans avoir seulement reconnu que la crise existait parce qu'elle était contraire à sa théorie des cycles.

Être rassuré

Revenons à Easterlin avec son cycle sur la durée d'une génération. Cette fois encore, la durée en est mal définie; tantôt c'est vingt ans, tantôt trente, tantôt quarante, selon les besoins de la cause. En temps probabilistes, en termes mathématiques, il faudrait quatre siècles d'observation pour avoir une certaine confirmation de la réalité de la théorie. Mais il est très peu de personnes qui ne soient tentées par l'attrait des cycles. Easterlin est un démographe conscient, scientifique, il ne cherche pas spécialement la gloire ou la popularité; il est certes heureux du succès de sa théorie, mais il cherche surtout à éviter le tourment. Et il est largement suivi. Il y a peu de démographes français qui ne soient plus ou moins tentés de suivre son analyse ou qui ne se soient laissé bercer, à un moment donné, par cette extravagante loi des cycles. Easterlin n'a pas cherché diaboliquement un « truc » pour capter les esprits, il s'est laissé bercer lui-même, il a trouvé deux ou trois corrélations sur des périodes limitées, et il a publié un article, suivi d'autres...

Pourquoi est-il tellement suivi? Ce n'est pas seulement le besoin que nous avons d'être bercés par un cycle, c'est parce qu'il rassure. Sa théorie permet de dire: « Cette question de baisse de natalité est bien apte à nous tourmenter; nous avons des inquiétudes, des remords, nous cherchons fébrilement le remède. Combien il est plus agréable de penser que nous sommes dans un cycle! À la phase descendante va succéder la phase ascendante, donc soyons rassurés! ». Peut-être avons-nous besoin de tranquillitants.

Mais en matière sociale, est-il bien utile de recourir à ces affaiblissements de conscience? Regardons déjà l'un des appuis de la théorie: quand les choses vont bien, les ménages ont plus d'enfants. Est-ce bien certain? N'avons-nous pas bien des exemples du phénomène contraire? Rappelons-nous, par exemple, que la suppression de l'immigration aux États-Unis, en 1924, a déclenché une forte crise de

chômage. La forte fécondité de 1946 était-elle due à une euphorie particulière? Et la rechute de 1965? Les générations de 1935 étaient-elles particulièrement fécondes? Bien entendu, on trouve dans l'arsenal des statistiques de natalité depuis un siècle, bien des phénomènes conformes. Mais on en trouve tout autant de rebelles. Démontrer le contraire de la théorie d'Easterlin serait très possible. Tous ces événements sont d'ailleurs noyés dans les guerres etc.

La complaisance permet de tout vérifier, y compris Nostradamus. En automne 1980, alors qu'on annonçait une légère remontée des naissances pour l'année 1980, certains ont dit: « C'est Easterlin, ça y est: nous sommes sur la voie du redressement ». Cherchons. Nous sommes en 1980. Que s'est-il passé 25 ans plus tôt, en 1955? Y a-t-il en 1955 un facteur d'explication? Tout cela ne tient pas. Il est plus scientifique de dire que nous ne comprenons pas. L'accroissement des naissances de 1980 peut s'expliquer de plusieurs façons, ce qui confirme qu'aucune explication n'est parfaite.

Le fait le plus certain

Prenons la question démographique dans son entier: quel est le phénomène le plus troublant? C'est le vieillissement de la population. Il suscite un extraordinaire refus de voir alors que c'est le phénomène le plus sûr, le plus ancien (il a déjà deux siècles en France), le plus facile à mesurer, sans qu'il soit besoin d'aller à une quatrième décimale, le plus facile à prévoir dans une large mesure. Certes, nous ne connaissons pas l'évolution des naissances à venir. Mais une chose est certaine: les hommes nés en 1921 et survivant seront sexagénaires en 1981. En appliquant à cette génération les lois de survie actuelles, sans doute sommes-nous un peu pessimistes à leur égard: le nombre auquel nous parvenons est peut-être encore un peu inférieur à ce qu'il sera en réalité. Mais il suscite un refus de voir étonnant (« on ne peut

pas prévoir aussi loin! ») et une contradiction singulière, puisque nous promettons à un jeune homme de 18 ans aujourd'hui, une retraite 47 ans plus tard, à 65 ans, retraite elle-même déterminée par l'espérance de vie - il faut savoir combien de temps il vivra avec sa retraite. Bref, cela implique une prévision de 80 ans d'avance. Pourquoi ne pas essayer d'étudier si cette prévision est satisfaisante et si la promesse pourra se réaliser?

À ce propos, une anecdote personnelle éclaire singulièrement ce problème. Il y a quelques années, j'ai écrit dans la *Dépêche du Midi* un article sur les problèmes de la retraite dans lequel je m'étais bien gardé de prononcer un mot quelconque sur l'âge de la retraite. J'avais seulement rappelé que l'espérance de vie, à 65 ans, est proche de 15 ans. C'était une simple information, mais une information considérée comme criminelle, délétère, parce qu'elle détruisait des idées reçues. Aussi, dans la première lettre que j'ai reçue il y avait: « Monsieur, dites-moi combien Monsieur Giscard d'Estaing vous a payé pour écrire votre article ».

J'en reviens au vieillissement de la population. Il fait peur de bien des façons. Il est désagréable de parler de la vieillesse, car celle-ci n'est en soi pas très séduisante. Nous avons d'ailleurs tellement peur des mots que nous les changeons. Nous parlons du « troisième âge ». Quant à moi, je serais désolé qu'on me dise: « Monsieur vous êtes du troisième âge » et je n'ai aucune honte si l'on me dit que je suis vieux. Pourquoi ne pas parler des vieux? C'est un mot français. Parler du troisième âge, c'est déjà parler à côté de la question; c'est déjà la peur de voir. A lui seul, le terme vieillissement semble annoncer de mauvaises nouvelles. Lorsque l'on parle du vieillissement de la population, les gens ne comprennent pas très bien. Ils confondent un peu avec l'allongement de la vie, et ils craignent que ce terme soit un bon prétexte pour justifier un impôt, une charge sociale...

Ambiguïté

Il me faut signaler un fait tout récent, mais je ne veux pas citer de nom parce que ce serait trop cruel. Un conseiller d'État a par deux fois, dans le texte « Vieillir demain », et une autre fois dans un rapport au Haut comité de la population écrit: « ni la population française, ni la France ne vieillissent réellement ». C'est un chef-d'œuvre. D'abord le mot « réellement » pourrait faire croire que ce n'est pas réel: il y a déjà un trouble jeté dans la pensée. Puis mettre « la population française » avec « la France », c'est accentuer volontairement la confusion. Je ne dis pas que cette phrase ait été composée sciemment, mais il en résulte en tout cas que le lecteur va regarder insuffisamment les problèmes posés par le vieillissement. Et certains diront même: « mais non, la France ne vieillit pas, elle est éternelle! ». Lier la France et la population, c'est assimiler deux choses bien différentes. Pour la France, il est toujours possible de juger ainsi, tant la question prête à controverse, mais placer la France en premier permettait de semer le doute, en même temps, sur la population.⁵

Un fait mal connu

Par ailleurs, il a été largement question de l'évolution de la population active. Comme le pourcentage de celle-ci dans la population totale se stabilise à terme avec une évolution démographique continue, même si celle-ci est déclinante, on en déduit qu'il n'y a pas de problème économique. Un tel raisonnement n'est pas à proprement parler un refus de voir, mais un refus « d'aller au charbon », de regarder les choses comme elles sont. Les charges pour l'État d'un vieux sont en effet deux fois et demi à trois fois celles d'un jeune (en comptant l'éducation dans les charges des jeunes). La bascule vers le vieillissement entraînerait donc des charges supplémentaires, notamment pour la Sécurité sociale. C'est un fait qui ne peut pas être contesté.

Il ne dicte pas la politique à suivre mais il est assez vain d'asseoir une politique sur des faits mal connus.

« L'avenir des États-Unis »

Sur le vieillissement toujours, un des livres les plus curieux est une publication des Nations unies parue en 1972, intitulée L'avenir des États-Unis. Celle-ci a été rédigée par les professeurs les plus éminents des universités américaines, qui avaient examiné l'avenir sous tous ses aspects. Trois lignes seulement sont consacrées au vieillissement, et leur finalité est la suivante: « On a parlé du vieillissement, mais cela n'est pas grave car toutes les fois qu'on a donné le pouvoir à des jeunes, cela a tourné à l'agression ». Visiblement, l'auteur ne voulait pas parler du vieillissement; cela l'ennuyait et, en outre, il était inspiré par des événements de 1968 – les jeunes nous ont assaillis – donc il vaut mieux qu'il y ait peu de jeunes. Que l'on soit contre les jeunes, c'est admissible. Qu'on ne le soit pas, c'est mieux. Mais ce qui est extraordinaire c'est, dans un livre de 300 pages sur l'avenir des États-Unis, de ne consacrer au vieillissement que 3 lignes, et des lignes aussi absurdes.

L'histoire du vieillissement

Il m'est arrivé souvent de citer le vieillissement de la population de Rome, de la Grèce... C'est toujours sans écho... Je voudrais recevoir une critique, mais ces rappels ne provoquent aucune réaction. Le refus de voir l'histoire de Venise est semblable. L'étude de l'historien Beltrami sur Venise est aussi concluante que peu connue: la décadence économique et politique a suivi pas à pas la marche du vieillissement de la population. Cet ouvrage significatif n'a pas été traduit en français, il n'a guère été lu et n'est pas connu. Quand nous allons voir les beautés de la Place Saint-Marc, il serait évidemment de mauvais goût de

5. Alfred Sauvy, *Vues et illusions sur la France de demain*, Éditions de l'A.P.R.D., 1980.

nous demander pourquoi Venise a sombré. Mais voyons tout de même dans cette même place ces belles statues des Tétrarques : l'inquiétude est vive sur leur visage. En ce temps de Dioclétien, c'était déjà le vieillissement de la population de Rome. Même refus de voir pour l'histoire de l'Espagne. L'Espagne, au ^{xvi}^e siècle, conquiert des territoires, on peut penser qu'elle va être très riche ; dans les campagnes surpeuplées, on va pouvoir abandonner les terres pauvres pour ne cultiver que les terres riches. Or, c'est à partir de ce moment qu'il y a décadence. Et le ^{xviii}^e siècle est sans doute plus clairvoyant que nous quand il dit : « L'Espagne a eu le malheur de changer ses hommes contre des métaux ».

Le chômage

Le refus de voir s'applique également au chômage, ou du moins à ses causes. Un rapport a été fait par un des meilleurs économistes d'aujourd'hui afin d'expliquer au ministre du Travail, qui était alors Robert Boulin, les causes du chômage. La réponse donnée était la natalité des années d'après-guerre. Dans ce rapport qui reprenait la fausse théorie arithmétique du chômage, il n'y avait pas un mot sur les deux millions d'étrangers qui sont venus en France de 1955 à 1975 ! Ce fait montre, pour le moins, que la théorie arithmétique du chômage a besoin d'être vraiment complétée. Le rapport escamotait également l'augmentation de la participation des femmes au travail. Il mettait seulement en évidence les naissances des années 1946 et suivantes alors que, précisément, c'est le seul point qui ne soit pas à discuter.

En effet, nous n'allons pas tuer ceux qui sont nés il y a 20 ans, alors que, à la rigueur extrême (je ne le propose pas) nous pourrions obliger les étrangers à partir, les femmes à céder leurs emplois. Mais l'existence des jeunes ne peut être contestée, dans son fait. C'est une simple donnée. Cette erreur fonda-

mentale était, répétons-le, dans un rapport officiel fait par un économiste renommé, au ministre du Travail.

Refus de la connaissance

L'histoire du ^{xix}^e siècle, j'en ai souvent parlé ; j'ai aussi souvent proposé, en vain jusqu'ici, à des étudiants, comme sujet de thèse, d'étudier pourquoi la France n'a pas reçu au ^{xix}^e siècle les « dividendes » qu'elle aurait dû recevoir de sa faible natalité. Il n'y a pas de volontaires. Dès que je propose ce sujet essentiel, le meilleur étudiant refuse. Est-ce la peur d'aller au charbon, d'avoir à faire de nombreuses recherches dans des archives ? Mais non, puisqu'il y a des thèses excellentes qui résultent d'un énorme travail dans des archives. En réalité, c'est encore la peur de voir.

Voici maintenant un problème fondamental de caractère social : nous ne voulons plus d'inégalités trop fortes, le souci social est grand. Les journaux publient l'évolution du pouvoir d'achat des salariés avec des précisions jusqu'à la quatrième décimale, donnée par l'Insee. Et ces travaux sont suivis de très près par les organisations syndicales. Mais rien n'est publié sur le niveau de vie selon le nombre d'enfants.⁶ L'Insee publie bien l'évolution dans le temps pour le célibataire ou pour le chargé de famille, mais non la comparaison à un moment donné. Nous comprenons cependant aisément que, s'il y a cinq assiettes autour d'une table, la part de chacun est moins forte lorsque la quantité dans le plat n'est pas augmentée, à proportion. Calculer le niveau de vie selon le nombre d'enfants serait une simple constatation qui n'implique aucun jugement sur l'action à entreprendre. Chacun pourrait très bien penser : « C'est très bien comme ça, il est juste que le chargé d'enfants ait moins de pouvoir d'achat que les autres ». A tout le moins ne faut-il pas refuser le constat. J'en ai discuté avec un syn-

6. À noter une analyse dans A.P.R.D. – INFORMATION, n° 6, 1^{er} trimestre 1979.

dicaliste CGT. Dès que je lui ai suggéré d'appliquer cette belle phrase: « à chacun selon ses besoins » dans le cas des familles, il s'est souvenu qu'il avait un rendez-vous urgent.

Le Tiers Monde

Par contre, l'opinion ne manifeste aucune peur de voir l'explosion démographique.

Il peut y avoir une peur de l'explosion elle-même, mais pas une peur de voir parce que cela ne touche pas notre politique, et n'a que peu de proches conséquences apparemment redoutables. La peur de voir s'est manifestée plutôt à l'intérieur des pays du Tiers Monde; ceux-ci n'ont pas voulu prendre conscience des évolutions prévisibles, ni des risques que cela comportait. Ainsi la Chine en 1958, sur la vue de mauvaises statistiques, décidait le « grand bond en avant ». Les orthodoxes pensaient que Marx avait raison et qu'il n'y avait aucune raison de maîtriser l'évolution démographique puisque le socialisme permet à tout le monde d'avoir son couvert mis à table. Ce n'est que plusieurs années après que la Chine a pris conscience du problème.⁷

La peur de voir, nous l'éprouvons tous plus ou moins. Nous devons nous en méfier, pour éviter de tomber dans le travers qui consiste à ne pas voir des faits. Personne ne refuse de voir le chômage, mais des causes déplaisantes sont dissimulées, ainsi que des faits de pure observation. Quand il m'arrive de dire que les pays les moins peuplés ont plus de chômeurs, États-Unis et Canada, alors que l'Autriche, la Hollande et la Suisse, de forte densité, en ont moins, les auditeurs sont surpris. Pour eux, le chômage c'est le nombre et, donc, en prévision des années 2000 - 2005, il faut limiter le nombre des naissances. Il y a plus: l'observation attentive du problème de l'énergie montre que la forte consommation n'est pas le résultat du nombre. Le gaspillage accroît

bien plus la consommation d'énergie que la croissance de la population. La faible densité entraîne un accroissement de la consommation des transports par habitant.

La franchise indispensable

J'en viens à un problème plus difficile à étudier que celui de la fécondité, c'est le lien entre la crise occidentale et le vieillissement. Ici le refus de voir est particulièrement dangereux. Quand je dis crise, je ne vise pas la situation immédiate couramment appelée ainsi, mais l'évolution profonde et durable qui se manifeste partout. L'Europe et les pays occidentaux acceptent, sinon de sombrer lentement, du moins de le constater discrètement. Mais, au lieu de chercher les causes profondes, les hommes recourent à de mesquines querelles. « Le sommeil est profond qui berce les statues ».

Dès qu'est seulement prononcé le nom de vieillissement pour établir le diagnostic de cette lente dégradation, une sorte de réaction se manifeste contre ce jugement trop franc, trop direct. Tant que le diagnostic sera refusé, il ne sera pas question de trouver le remède spécifique. Mais le jour où il sera clairement exprimé, combien de reproches pleuvront sur les dirigeants, sur les informateurs, sur toutes les têtes du pays, politiques, économiques, universitaires, syndicales, qui auront tout fait pour cacher ce mal éminemment guérissable. Ne ménageons pas les efforts pour que s'ouvrent enfin les yeux.

Ce texte est libre de reproduction sous réserve de conserver l'indication des sources et notamment du site web www.population-demographie.org - © 2005 Population et Avenir.

7. Il existe un autre danger extrême, Cf. La population chinoise va-t-elle s'effondrer? par le Département des Études de l'A.P.R.D., Mars 1981.